

ANTON ABLAS

L'Œuvre instantanée : le *Journal* d'André Gide

III * La genèse du *Journal* (suite)

« Les seules vraiment bonnes choses que
j'ai écrites sont celles où je ne savais pas
d'avance ce que j'allais écrire. »

Gide, cité dans
Les Cahiers de la Petite Dame.

L'ANNEE 1905 : LE DEPART

Après la recrudescence de l'hiver 1902, la pratique du journal tombe de nouveau en désuétude pendant quelques années. En effet, pendant ces « mornes années » de la biographie gidienne — c'est ainsi que Claude Martin qualifie la période 1902-1905 ¹ —, et si on laisse de côté la suite que constitue le récit du voyage en Afrique de 1903-1904, *Le*

* Les deux premières parties de cette étude ont paru dans les n^{os} 139 et 140 du *BAAG*.

¹. « Mornes années » est, en effet, le titre donné au chapitre XI de la biographie de Martin qui présente les années 1902-1905 (Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur*, t. I, Paris : Fayard, 1998, pp. 395-459).

*Renoncement au voyage*², on ne trouve que quelques notes assez éparées entre l'hiver 1902 et le printemps 1905. Quelques notes qui par leur rareté relative et par l'absence de commentaires autoréférentiels témoignent que, au moins pendant ce temps-là, il n'y a aucun projet journalier véritable. Cependant tout change au cours du printemps 1905 ; c'est l'époque que Marty caractérise comme le « véritable départ » du *Journal*, le moment où la « tenue du *Journal* se modifie », voire, toujours selon l'éditeur du *Journal*, où sa « tenue est devenue irréversible³ ».

Au-delà de la régularité de la pratique à partir du printemps 1905, ou, à défaut de régularité, de la reconnaissance des « silences » dans l'écriture du *Journal* (comme nous l'avons déjà constaté en 1902), il est évident, à l'analyse des manuscrits, que Gide apporte une attention accrue à sa pratique à partir des cahiers 17 et 18, ceux justement de 1905⁴. Mais, et bien que cet aspect matériel soit un indice d'un certain changement dans la pratique, c'est, il nous semble, à l'analyse des commentaires autoréférentiels que nous pouvons mieux juger les évolutions du projet diariste gidien. Et comme nous allons le voir, l'année 1905 apporte effectivement des évolutions dans ce projet, notamment dans le développement de ce que l'on peut appeler très schématiquement une immédiateté du *Journal*. Si l'immédiateté a un lien certain avec l'éthique gidienne de la « présence », notamment illustré dans *Les Nourritures terrestres* (« Nathanaël, je te parlerai des instants. As-tu compris de quelle force est leur présence⁵ ? »), l'écriture qui tente de capturer cette « présence » est devenue, en 1905, un trait distinctif de l'écriture journalière. En effet, le printemps 1905 est non seulement la période où cette immédiateté se manifeste comme un élément crucial de l'écriture quotidienne, c'est aussi la période où, proportionnellement, l'écriture est le plus marquée par ce phénomène.

C'est aussi, il faut le noter, une période pendant laquelle, nous l'avons dit, Gide lit, de façon intermittente mais en y prenant un réel goût, le *Journal* de Stendhal⁶. L'influence de cet auteur que Gide admirait tant

². Récit que l'éditeur de la dernière édition du *Journal* crut bon de verser dans son édition — *Journal*, t. I, pp. 365-422 (il est vrai que ce récit bouche le « trou » qui existe dans le *Journal* entre septembre 1903 et mars 1904), mais qui ne figure dans aucune des éditions du *Journal* du vivant de Gide.

³. Marty, « Notice » in *Journal*, t. I, pp. 1299 et 1300 ; Marty souligne.

⁴. Cahier 17, γ 1573 et cahier 18, γ 1574 dans le « fonds Gide » de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.

⁵. *Les Nourritures terrestres* in *Romans, récits et soties, œuvres lyriques* (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1958), p. 172 ; Gide souligne.

⁶. En avril, par exemple, Gide mentionne que le *Journal* de Stendhal a pris place sur sa « table de nuit » (*Journal*, t. I, p. 438, 22 avril 1905). En octobre la lecture continue : « Nul désir d'arriver à la fin de ce livre (le *Journal* de Stendhal). Je n'aime pas rester longtemps avec Beyle ; mais je n'aime pas rester longtemps sans lui » (t. I, p. 482, 19

n'est pas à négliger, même si « l'autotextuel », dont nous allons parler à présent, ne constitue pas un élément majeur du *Journal* stendhalien.

L'AUTOTEXTUALITE

Bien qu'elle ne fasse pas partie des douze « fonctions autoréférentielles » évoquées par Marty, la catégorie de commentaires autotextuels nous paraît à la fois intrinsèquement intéressante et bien révélatrice sur la pratique journalière gidienne. Nous appelons autotextuel tout commentaire où, en gros, le diariste écrit qu'il écrit dans son journal. À l'intérieur de cette catégorie il y a, nous semble-t-il, deux sortes de commentaires.

D'abord il y a des passages où l'énoncé autotextuel n'a qu'une fonction accessoire ; c'est le cas quand le diariste finit le récit d'une journée par une phrase telle que : ... et puis je rentre chez moi et j'écris ceci. Prenons, comme exemple, la note du samedi 5 janvier 1907. Elle prend la forme d'un résumé de la journée : Gide note d'abord ce qu'il a fait pendant la matinée, puis après le déjeuner, et enfin continue ainsi : « Rentré à 4 heures. J'écris ceci, et une lettre à Blei ⁷. » Si l'énoncé autotextuel (« j'écris ceci ») est manifeste, son effet est minime : la constatation que fait Gide qu'il écrit dans son *Journal* n'est que la suite du récit des événements de la journée ; en tant que tel cet énoncé n'a que peu d'intérêt pour nous. De même, par exemple, la note du 22 août 1926 qui finit ainsi : « Auxerre — puis Chablis, où j'écris ceci ⁸. » D'ailleurs ce genre de commentaire n'est nullement limité au *Journal* de Gide. On trouve, par exemple, des notations tout à fait semblables dans le *Journal* de Stendhal. Pour le récit de la journée du 15 décembre 1805 par exemple, Stendhal note, à un certain moment, « Je rentre à minuit, et j'écris ceci lundi [...] ⁹. »

Une autre variante de cette première sorte d'énoncé autotextuel se trouve dans la note en date du 17 janvier 1902. Voici la phrase en question : « Aller et retour agréable sur l'impériale de Panthéon-Courcelles, en écrivant dans ce carnet et en lisant le *Journal* des Goncourt ¹⁰. » En réalité nous avons, dans cette seule phrase, le croisement de trois fonctions autoréférentielles. Il y a celle de l'intertextualité (la lecture du *Journal* des

septembre 1905). Et en décembre Gide mentionne qu'il en a « lu [...] une vingtaine de pages » (t. I, p. 496, 4 décembre 1905).

⁷. *Journal*, t. I, p. 548 (Samedi [5] janvier 1907).

⁸. *Journal*, t. II, p. 15 (24 août 1926).

⁹. Stendhal, *Journal* in *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1981) p. 364 (15 décembre 1805).

¹⁰. *Journal*, t. I, p. 326 (17 janvier 1902).

Goncourt), de la référentialité (quand Gide parle du support matériel : le carnet) et enfin celle de l'autotextualité (« en écrivant »). En ce qui concerne l'autotextuel, ici encore l'énoncé est d'une portée limitée. Si Gide mentionne le fait qu'il écrit, ou a écrit — l'immédiateté n'est pas certaine —, dans son carnet en voyageant sur l'impériale, c'est pour donner une information supplémentaire sur la journée. L'écriture du *Journal* fait partie des événements de la journée, et c'est dans ce sens que l'acte d'écrire est noté.

Confrontons ces exemples avec une autre sorte d'énoncé autotextuel, celle-ci, selon nous, beaucoup plus intéressante.

Au lieu de simplement faire partie des événements « notables » de la journée, beaucoup de passages où Gide écrit qu'il écrit dans le *Journal* semblent toucher de plus près au fonctionnement même de l'écriture journalistique gidienne. Tout à l'heure nous allons montrer comment cette deuxième sorte de commentaires autotextuels fait irruption dans le *Journal* en 1905, mais d'abord prenons un exemple d'une autre année. Voici une note de 1921, écrite à Cuverville, le 4 octobre (la note se limite à ces quatre phrases) :

Le temps est si miraculeusement beau qu'on ne reconnaît plus le pays. J'écris ces lignes sur le banc de l'avenue qui fait face à la hêtraie de Valentine. Le soleil va se coucher. Je cherche en vain une épithète pour peindre l'extraordinaire luminosité du ciel ¹¹.

Ici l'énoncé « J'écris ces lignes » ne s'insère pas, comme les exemples précédents, dans le récit de la journée ; c'est-à-dire qu'il ne fait pas partie des événements « notables » de cette journée. Au contraire, l'acte d'écrire dans le *Journal* a pris une valeur beaucoup plus importante, pour ne pas dire qu'il est devenu le sujet même du *Journal*. Essayons d'imaginer Gide en cette soirée d'automne 1921. Il est rentré de Paris deux jours plus tôt avec l'intention de travailler sur ses *Faux-Monnayeurs*. Le 3 il note dans son *Journal* qu'il écrit « deux pages » de dialogue pour son roman et on peut supposer que le travail, malgré une « mauvaise soirée » et une « médiocre nuit ¹² », s'est poursuivi le lendemain. Le soir du 4 le temps est encore si beau qu'il sort de la maison, cahier en main, avec l'idée de trouver un lieu convenable pour écrire son *Journal*. Mais au lieu de raconter sa journée, le progrès de son roman ou une quelconque réflexion qu'il désire noter, c'est tout ce qui l'entoure, tout ce qui entoure le présent même de l'écriture — à commencer par le lieu même où il écrit — que le *Journal* recueille.

Notons d'abord le changement dans la pratique, disons, « matérielle ». Au lieu de s'asseoir au bureau, Gide, à l'instar des peintres impression-

¹¹. *Journal*, t. I, p. 1136 (4 octobre 1921).

¹². *Journal*, t. I, p. 1136 (3 octobre 1921).

nistes, prend sa « toile » dehors, réduisant ainsi l'écart — autant physique que temporel — entre l'objet de l'écriture et l'écriture elle-même. Mais ce qui est surtout à remarquer c'est que la note prend toute sa forme à partir de la description du « j'écris » et, du coup, l'écriture trouve sa raison d'être dans son immédiateté. Autrement dit, nous avons ici un énoncé autotextuel d'un tout autre genre. Le « j'écris » est à prendre au sens le plus fort ; l'acte d'écrire prend, dans ce cas, une importance indiscutable.

Si l'année 1905 constitue, en quelque sorte, le vrai départ de l'écriture journalière gidienne, le fait qu'il y a beaucoup d'exemples de cette deuxième sorte d'énoncé autotextuel pendant cette même année ne pouvait qu'éveiller notre curiosité — d'autant plus que ce genre d'énoncé est, d'après nos recherches, plus ou moins particulier au *Journal* de Gide.

Prenons, comme premier exemple pour l'année 1905, la note du 20 mars. Même si, à proprement parler, elle ne contient pas d'énoncé autotextuel, la note exhibe quand même tous les attributs que nous venons d'évoquer — on pourrait dire qu'elle fut écrite « sous le signe » de l'autotextuel. D'une façon significative la note est « datée » ainsi : « Petit square des Invalides, 20 mars. » C'est-à-dire qu'elle commence avec une description — certes élémentaire, mais sa notation témoigne qu'elle a une certaine importance — du lieu, précis, de l'écriture. Vient ensuite le début de la note elle-même : « Vais-je me reposer dans ce jardin ? Oui, j'y entre, et ne fût-ce que pour un instant, m'y assieds. » Quoiqu'il y ait un décalage nécessaire entre le questionnement et l'écriture — en ce sens l'écriture est légèrement truquée : Gide est, selon toute vraisemblance, déjà assis dans le jardin au moment d'écrire la première phrase —, la note est essentiellement une transcription de « l'instant » assis, sans doute sur un banc du jardin. Cette fois-ci « l'instant » au jardin lui rappelle sa visite à ce même lieu l'an passé où, au lieu d'écrire comme aujourd'hui, Gide lisait. Et cette réflexion l'amène à s'interroger sur le livre qu'il lisait à l'époque. Il poursuit donc sa note ainsi : « Je ne dus pas lire beaucoup, car je me souviens de la couleur des fleurs, dans cette plate-bande que j'ai là devant moi ; elle est pleine aujourd'hui de pâquerettes ¹³. » Et cela amène d'autres réflexions sur son état d'esprit actuel. Comme notre premier exemple, toute la note prend forme autour de l'énoncé autotextuel, cette fois-ci élidé, « j'écris ». Le lieu de l'écriture, ou bien, comme les exemples suivants montreront, le fait même d'écrire, devient le sujet de l'écriture journalière. Dans cet exemple ce que Gide a « là devant [s]oi » pendant qu'il écrit, que ce soit au sens concret (la plate-bande) ou abstrait (les réflexions que le « là devant [s]oi » amène), devient matière pour le *Journal*.

Et l'année 1905 est pleine de ce genre de notes. Peut-être l'exemple le

¹³. *Journal*, t. I, p. 437 (« Petit square des Invalides », 20 mars 1905).

plus frappant est la note écrite à Bordeaux vers le début de mai. C'est une note d'un seul paragraphe, écrite au crayon, qui se trouve dans les premières pages du cahier 18. Le cahier 18, qui est parmi les plus petits de tous les cahiers du *Journal* (il mesure 16,8 x 1,8 cm et contient 55 folios), fut sans doute choisi par Gide parce que sa taille lui permettait de le porter dans sa poche. La quasi-totalité des notations de ce cahier est écrite au crayon, sans doute aussi pour permettre l'écriture immédiate — dehors ou n'importe où. Si ce n'est pas un banc d'un jardin cette fois-ci, c'est toujours une écriture dans un espace public — fait auquel Gide ne semble pas insensible :

J'écris pour avoir l'air d'écrire, chez ce petit barbier où la chaleur d'été n'entre pas ; [silence], douceur de l'heure ; affairément muet du barbier ; une mouche, par instants, m'importune ¹⁴.

L'énoncé autotextuel est d'autant plus important que Gide l'invoque comme motivation de son écriture. Non seulement Gide écrit qu'il écrit dans son *Journal*, il l'écrit « pour avoir l'air d'écrire ». Si l'on a déjà proposé que derrière les commentaires journaliers qui unissent le pronom personnel « je » et le verbe « écrire » se cache un désir de « souder son être existentiel à son métier d'écrivain, son "je" au récit que sera sa vie ¹⁵ », cette écriture du dehors permet à Gide de montrer ce « je » d'écrivain non seulement à lui-même (« j'écris ») mais aussi aux autres (« j'écris pour avoir l'air d'écrire », *id est* : j'écris devant, sinon pour, les autres). On ne doit pas négliger l'importance du regard d'autrui dans ce genre de note. Le nombre de commentaires autotextuels qui fut écrit, au moins potentiellement — il n'est pas toujours évident —, sous le regard des autres n'est pas insignifiant : quand Gide dit qu'il s'assoit sur le banc d'un quelconque jardin public on ne sait pas en quelle mesure le « j'écris » autotextuel est « motivé » par un « j'écris pour avoir l'air d'écrire ¹⁶ ». De toute façon on a, dans cette note de Bordeaux de mars 1905, un des plus beaux exemples de l'écriture immédiate du *Journal* de Gide. Et cette note s'insère tout à fait dans l'évolution du projet diariste de 1905.

¹⁴. *Journal*, t. I, p. 440 (« Bordeaux », [4 ou 5 mai] 1905). Le mot « silence », présent dans le manuscrit (γ 1574.5 R), ne se trouve dans aucune des éditions (y compris les variantes de la dernière édition) du *Journal*.

¹⁵. Voir notre chapitre I, *Œuvre-vie* (BAAG n° 139).

¹⁶. Citons deux autres exemples, un du *Journal*, l'autre de la correspondance, où il n'y a pas d'ambiguïté. À la fin d'une note de 1901 on trouve ceci : « Écrit cela pour me donner une contenance pendant que deux enfants de Brun[eval] jouaient entre eux » (*Journal*, t. I, p. 309 : « Écrit à Bruneval », septembre 1901). Et dans une lettre à Ghéon de 1898 où il est question d'un certain « B » qui travaille à La Roque, Gide ajoute ceci : « J'attendis, écrivant par mesure de contenance de vagues phrases dans un petit carnet » (Gide-Ghéon, *Correspondance*, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy, Paris : Gallimard, 1976, t. I, p. 172 [La Roque-Baignard, 12 octobre 1898]).

Cette évolution, vers une écriture immédiate, et les changements dans les procédés matériels de la pratique (la taille des cahiers, l'écriture au crayon) se confirment l'année suivante dans un passage écrit également chez le coiffeur. Ce passage, qui se trouve au début du cahier 20 (14,5 x 9,8 cm, 54 folios), montre non seulement combien Gide est conscient des évolutions dans sa pratique, mais aussi combien il veut laisser trace de ces changements au sein même du *Journal*. C'est-à-dire qu'ici, et ce n'est pas la première fois, Gide prend soin de noter lui-même les évolutions dans sa pratique ; tout se passe comme si ces évolutions avaient, pour lui, une importance particulière. Voici le début du cahier 20, commencé le 10 mai 1906 :

J'ai pris ce carnet tout petit, pour pouvoir le mettre en poche. J'aime l'avoir sur moi, m'occuper avec lui n'importe où, aussi subitement que je fais aujourd'hui en attendant mon tour chez le coiffeur. L'autre, trop grand, permettait trop d'apprêt¹⁷.

« L'autre », celui qui « permettait » trop d'apprêt — choix de mots intéressant, nous y reviendrons —, c'était le cahier 21 (21,5 x 14 cm¹⁸) et quoique par la suite Gide semble regretter ce « carnet d'Oxford¹⁹ », le « tout petit » nouveau, qui provient de la Papeterie Barthelemey « 16, Passage du Havre, Près de la gare St Lazare » et que Gide qualifie par la suite comme « cet affreux petit²⁰ », lui permettait au moins d'écrire « n'importe où²¹ ».

Et c'est justement « n'importe où », pour revenir à l'année 1905, qu'il s'installe pour écrire. En effet, du mercredi 10 mai jusqu'au dimanche 4 juin 1905, c'est-à-dire après le barbier à Bordeaux, Gide s'installe pour écrire — et, ce qui est significatif, note qu'il y écrit —, dans les lieux suivants : mercredi 10 : un banc au Luxembourg (« Jardin du Luxem-

17. *Journal*, t. I, p. 528 (10 mai 1906). D'ailleurs l'écriture du *Journal* n'est pas la seule écriture qui se fait chez le coiffeur. Comme en témoigne cette lettre à Ghéon de 1903 : « Cher vieux, je t'écris chez le coiffeur en attendant mon tour (5 personnes avant moi) » (*ibid.*, p. 554 : Biskra, 29 novembre 1903).

18 En effet le cahier 20 vient *après* le cahier 21. Quant à sa taille, bien que ces chiffres diffèrent de ceux qui sont donnés dans le premier volume du *Journal* de la Bibliothèque de la Pléiade (p. 1329), nous croyons pouvoir garantir leur justesse. Pour une raison qui nous échappe, beaucoup de fautes se sont introduites dans l'Annexe 1 « Le manuscrit du *Journal* (1887-1925) » du tome I du *Journal*. D'après nos expériences, en ce qui concerne les manuscrits du *Journal*, les précisions données dans le catalogue de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet sont beaucoup plus fiables.

19. Le carnet est au moins d'origine anglaise, on trouve sur ses pages de garde la mention : « Student writing book, containing 108 pages ».

20. *Journal*, t. I, p. 529 (10 mai 1906).

21. Du reste, Gide qualifie ailleurs ces petits cahiers, où il peut « crayonne[r] de temps à autre », de « cahiers ambulants » (lettre à Ghéon, *op. cit.*, p. 195, [c. p. Tunis], 20-28 mars 1899).

bourg, 9 heures du matin ²² ») ; jeudi 11 : au lit (« J'écris ceci, couché encore ²³ ») ; jeudi 11 — deuxième note : dans le train allant vers Cuverville (« en wagon ²⁴ ») ; dimanche 14 : dans le train de retour de Cuverville (« en wagon ²⁵ ») ; mardi 16 : au musée (« Sur un banc du Salon (dans le grand hall de la sculpture ²⁶) ») ; mercredi 31 : chez le notaire (« J'écris ces lignes, en attendant Bourgerie, dans l'étude du notaire ²⁷ ») ; jeudi 1^{er} juin : dans le métro (« J'écris ces lignes dans le métro ²⁸ ») ; et dimanche 4 : dans le train (« J'écris dans le train qui m'emporte ²⁹ »). Visiblement Gide a pris goût, pendant ce mois de 1905, à la pratique de l'écriture immédiate et « n'importe où. »

Peut-on isoler quelques raisons qui auraient pu amener cette évolution dans la pratique journalistique gidienne ? D'une certaine manière cette évolution serait, pour Gide, un développement naturel de la forme journalistique. À partir d'un journal de caractère plus ou moins conventionnel — disons à la façon d'Amiel, ou, vu que Gide lisait le *Journal* de Stendhal à l'époque, stendhalienne — Gide adapte son écriture journalistique pour pouvoir capter ce qui est à la base de l'éthique gidienne de « présence » : l'immédiateté. La préface du *Renoncement au voyage*, dont des extraits commençaient à paraître en mars et juillet 1905 ³⁰ prône justement l'immédiateté d'une réflexion sur une écriture d'après-coup. C'est-à-dire que Gide avait récemment fait l'expérience de la façon dont, en ce qui concerne ses notes de voyage, et pour citer justement cette préface, « leur élan faisait peut-être leur seul mérite », de la façon dont « un apprêt, si léger fût-il, y nuirait ³¹ ». Autrement dit, Gide commence, à cette époque, à récolter le succès, si l'on peut dire, d'une telle méthode de travail.

Mais le *Journal* de 1905 ne devient pas seulement un lieu d'écriture qui favorise cette écriture sans « apprêt », il est aussi le lieu où Gide semble se défier d'exiger cette contrainte — celle d'écrire sans apprêt. N'est-il pas en effet révélateur que Gide, dans la note citée ci-dessus, écrive que le grand carnet, celui « d'Oxford », « permettait » trop d'apprêt ?... au lieu de choi-

²². *Journal*, t. I, p. 443 (Mercredi [10 mai] 1905)

²³. *Journal*, t. I, p. 445 (« Jeudi matin » [11 mai] 1905).

²⁴. *Journal*, t. I, p. 445 (« En wagon », [11 mai] 1905).

²⁵. *Journal*, t. I, p. 446 (« 14 mai. Retour de Cuverville. En wagon », 1905).

²⁶. *Journal*, t. I, p. 447 (Mardi 16 juin 1905) ; c'est le XV^e Salon de la Société nationale des artistes français.

²⁷. *Journal*, t. I, p. 458 (« Mercredi » [31] mai 1905).

²⁸. *Journal*, t. I, p. 460 (« Jeudi » [1^{er} juin] 1905).

²⁹. *Journal*, t. I, p. 464 (« Dimanche » [4 juin] 1905).

³⁰. La section appelée « Bou Saada » paraît dans *Vers et Prose* en mars 1905 et on trouve d'autres fragments du *Renoncement au voyage* dans le numéro de juillet de la revue *Antée*.

³¹. *Le Renoncement au voyage*, in *Journal*, t. I, p. 365.

sir un terme en quelque sorte plus logique, comme, par exemple, « nécessitait » : « l'autre, trop grand, nécessitait trop d'apprêt ». Tout se passe comme si Gide utilisait son *Journal* pour court-circuiter son réflexe instinctif d'écrivain : au lieu de s'asseoir à la fin de la journée, au bureau, après avoir eu le loisir de bien ordonner ses pensées, de bien composer ses phrases, Gide provoque, en sortant illico son cahier, une autre sorte d'écriture. Même s'il ne s'agit que des moments perdus de la journée, le défi est de s'asseoir quelque part, sortir le carnet de sa poche et d'écrire tout de suite. Ce n'est qu'ainsi, pour citer une phrase justement d'avril 1905, qu'il peut réussir « cette sorte de transposition immédiate et involontaire de la sensation et de l'émotion en paroles ³² ». C'est une façon de lutter contre, autre phrase de 1905, « le grand inconvénient » du *Journal*, qui est de « [s]e tirer sans cesse en arrière ³³ ». Non seulement « immédiate », la transposition doit être « involontaire » — une écriture qui frôle l'écriture automatique des surréalistes. Dans ces deux mots, immédiate et involontaire, on trouve les clés de l'évolution dans la pratique journalière de 1905.

À la lecture de l'année 1905 il est vrai que l'on ressent combien Gide prend un réel plaisir à cette écriture immédiate. En témoigne le paragraphe suivant qui fait partie de la note en date du 10 mai, écrite quelques jours après celle de chez le barbier à Bordeaux :

J'éprouve de nouveau le plus grand plaisir à écrire, et n'importe comment, dans ce carnet. J'aspire, à travers les occupations du jour, aux instants où être seul avec lui ³⁴.

Si le langage qu'utilise Gide nous frappe par son côté intime — n'est-il pas vrai que l'on a presque l'impression, dans la deuxième phrase de cet extrait, qu'il parle d'un être vivant au lieu d'un carnet inanimé ? —, le mot « instants » est, lui aussi, révélateur. En effet, à la suite des *Nourritures terrestres*, « instants » a une résonance particulière dans l'univers gidien. C'est tout un domaine qui, s'il n'est pas vigilant, peut échapper à un écrivain qui mûrit lentement son œuvre. Révélatrice est aussi la mention qu'il aime écrire « n'importe comment ». Ce « n'importe comment », qui est lié au « n'importe quoi » par quoi Gide qualifie quelquefois le contenu du *Journal*, joue un rôle essentiel dans la reprise de l'écriture quotidienne de 1905. Nous pouvons aller jusqu'à dire que pendant l'année 1905 on voit l'établissement de trois facettes de l'écriture journalière gidienne : le *n'importe où*, le *n'importe comment* et le *n'importe quoi* ³⁵. Une phrase —

³². *Journal*, t. I, p. 438 (22 avril 1905).

³³. *Journal*, t. I, p. 459 (« jeudi » [1^{er}] juin 1905).

³⁴. *Journal*, t. I, p. 444 (« Mercredi » [10] mai 1905).

³⁵. Trois facettes qui sont à l'origine de notre communication faite au colloque *André Gide et l'écriture de soi* de 2001 (Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2002, pp. 153-64).

du reste fortement autotextuelle — de septembre 1905, réunit ces trois facettes d'une façon exemplaire : « Assis à la table d'un café devant la gare, j'écris au hasard n'importe quoi ³⁶. » Le lieu évoqué — d'une certaine banalité ³⁷ —, l'autotextuel, l'écriture « au hasard » et le « n'importe quoi » qui en résulte, tous ces aspects nous paraissent représentatifs de l'écriture journalière de 1905. C'est l'année où Gide trouve une façon à lui de faire évoluer sa pratique journalière et, du coup, l'année où le projet diariste prend racine dans l'être gidien.

Avant de poursuivre nos analyses, ajoutons un dernier mot sur la fréquence des passages autotextuels à travers le *Journal*. Si, comme nous l'avons montré, il y a une véritable multiplication d'énoncés autotextuels en 1905, on continue à trouver des passages qui contiennent des éléments autotextuels, ou qui exhibent les attributs d'une écriture immédiate et « sur place » (le pseudo-autotextuel dont nous avons parlé plus haut), dans les années qui suivent. Certes, leur fréquence ne rivalise jamais avec celle de mai/juin 1905, mais ils constituent quand même un élément important de l'écriture journalière gidienne. Cela, jusqu'en 1940-41 quand, pour une raison indéterminée, les commentaires autotextuels semblent s'arrêter ; et, du coup, on ne trouve quasiment pas de passages où Gide pratique une écriture « immédiate ». Lassitude d'un écrivain convaincu que toute son œuvre est déjà derrière lui ? Changement de cap pour un diariste qui regarde plutôt vers le passé ? Ou conséquence, selon un cheminement obscur, de la publication du *Journal* de la Pléiade en 1939 ? Nous ne pouvons pas expliquer cette évolution — peut-on l'appeler une régression ? — dans la pratique, mais le fait est que le *Journal*, sans doute en partie à cause de l'absence de cette immédiateté, change de ton vers 1940 en devenant beaucoup plus une œuvre purement de réflexion ; c'est un aspect qui n'échappe pas au lecteur du *Journal*.

* * *

Dans les deux années qui suivent (1906 et 1907), qui ont notamment vu le commencement de la rédaction de *La Porte étroite*, le *Journal* semble profiter de sa lancée de 1905. La continuité temporelle est plus ou moins maintenue — si on laisse de côté le grand trou de l'été 1906 —, la continuité matérielle aussi — Gide utilise au total cinq cahiers pour la période 1906-1907 —, et surtout l'écriture immédiate, souvent associée avec l'autotextuel, continue à jalonner les notes quotidiennes. Les quatre notes du dimanche 13 mai 1906 (« Dimanche », « 3 heures », « 6 heures » et « 8 heures ») montrent l'enthousiasme qu'a toujours Gide pour une écriture

³⁶. *Journal*, t. I, p. 480 (« Les Sources. — Alais. — Malataverne », septembre 1905).

³⁷. Bien que certains lieux aient une signification.

immédiate. Les premiers paragraphes de la première note sont largement élaborés autour de l'instant de l'écriture. On trouve d'abord la phrase autotextuelle : « J'écris ceci dans la grande chambre au-dessus de la cuisine, entre les deux fenêtres ouvertes par où s'engouffre la tiède joie du soleil ³⁸ ; ensuite des précisions spatiales : « J'ai mes pieds au soleil, dans des chausses de lisières vertes et bleues ³⁹ » ; et enfin ce qui n'est rien de moins que la théorie gidienne de l'instant :

Il ne faudrait, pour être parfaitement heureux, que ne pas comparer cet instant à d'autres instants du passé — dont je savais parfois mal jouir parce que je les comparais à d'autres instants du futur. Cet instant n'est en rien moins plein de délices que tout autre de l'avenir ou du passé ⁴⁰.

On n'est pas loin, dans cette transposition d'un « instant » à Cuverville, de celui noté chez le barbier à Bordeaux. Et si la chaleur et la tranquillité du moment sont similaires, le petit élément discordant, le petit élément qui, en réalité, permet de mieux apprécier la tranquillité de l'instant, la « mouche » de Bordeaux ⁴¹ » a son équivalent à Cuverville. En effet on lit, par la suite, qu'une « abeille est entrée dans cette chambre et n'en veut plus sortir » ; pour finir avec une transposition de l'abeille en métaphore : « La lumière oint chaque objet comme de miel ⁴². »

La note suivante (« Dimanche, 3 heures »), après le développement du thème du miel (en effet une grande part de la note concerne la tentative de capturer un essaim échappé à un de ses fermiers), revient au « j'écris » autotextuel. Un énoncé autotextuel cette fois-ci suivi d'une description du lieu — description qui rappelle celle des pâquerettes aux Invalides :

J'écris ces lignes dans l'allée aux fleurs dont la partie voisine du potager est dans l'ombre. Je vois en face de moi, par-dessus le sombre rideau des lauriers de Portugal, le haut du mur de la maison où les grands sapins déjà portent leur ombre. À ma gauche, la ligne en fuite des espaliers ; sur leur faîte, le rouge vif des tuiles nouvelles ; la branche d'un grand pommier neigeux s'élançe et se balance dans la félicité de l'azur ⁴³.

L'autotextuel suivi de la description du lieu, « Je vois en face de moi [...], à ma gauche », reprend le schéma de 1905. Mais au-delà de l'évocation

³⁸. *Journal*, t. I, p. 530 (« Dimanche » 13 mai 1906). Il est intéressant de noter que ce début de note a été modifié à partir du manuscrit. En effet, dans le manuscrit (cahier 20, γ 1576.11 R) cette note du 13 mai commence ainsi : « J'écris ces deux dernières pages à Cuverville où nous sommes arrivés hier soir, à 6 heures. C'est dimanche. Il fait si beau que ce jour s'apparente aux plus heureux de mon enfance. J'écris dans la grande chambre [etc.] ».

³⁹. *Journal*, t. I, p. 531 (« Dimanche » 13 mai 1906).

⁴⁰. *Ibid.*

⁴¹. « Une mouche, par instants, m'importune » (*Journal*, t. I, p. 440, voir *supra*).

⁴². *Journal*, t. I, p. 531 (« Dimanche » 13 mai 1906).

⁴³. *Journal*, t. I, p. 533 (« Dimanche, 3 heures », 13 mai 1906).

d'un autre « instant », on ressent le plaisir que prend Gide à la description du « j'écris ». Si, en 1906-7, ce genre de commentaire est moins fréquent qu'en 1905, ces passages sont toujours comme un indice de la bonne santé de l'écriture journalière.

Cependant, à la fin de 1907 on commence à voir les premiers signes d'une nouvelle décroissance de l'intérêt chez Gide pour le *Journal*. En effet, si, en octobre 1907, Gide admet qu'il le tient « sans plaisir » et uniquement « par méthode ⁴⁴ », en novembre il invoque la rédaction de *La Porte étroite* pour expliquer ce qui l'a « fait délaisser ⁴⁵ ». Enfin, on lit, au début de 1908, ces mots sans équivoque : « Plus aucun goût pour ce journal ⁴⁶. »

Et ce manque de goût pour le *Journal* ne s'avère pas temporaire. Non seulement le *Journal*, dans les années suivantes, exhibe peu de continuité, il est aussi considérablement moins intime. Une fois encore nous ne voulons pas trop nous attarder sur les raisons possibles de ce changement dans la pratique, mais il faut tout de même signaler que 1909 est l'époque du début de *La Nouvelle Revue Française*. Si Gide, dans les premières livraisons, fait paraître sa *Porte étroite*, à partir de décembre 1909 il publie une chronique mensuelle sous le titre « Journal sans dates ». Certes, cette chronique n'est nullement la transcription textuelle de passages du *Journal* (bien que quelques paragraphes soient largement copiés du *Journal* ⁴⁷), mais le fait est que Gide, pendant cette époque, ne pouvait pas ne pas penser à ses engagements de chroniqueur en écrivant dans son cahier. Il nous paraît que la rédaction de ces « Journaux sans dates » est au moins en partie responsable du silence du *Journal* à cette époque. En outre — le fait ne sert qu'à renforcer nos hypothèses antérieures — on constate une réelle diminution de commentaires autoréférentiels pendant cette période, et cela, jusqu'en 1912. Une fois encore les commentaires autoréférentiels fonctionnent comme un indice de la santé de l'écriture journalière.

On voit, cependant, le renversement de cette situation en 1912. En effet, non seulement les commentaires autoréférentiels deviennent plus fréquents à partir de janvier 1912, mais ils témoignent d'une espèce de modulation dans l'écriture journalière. Si, en 1905, on a pu constater une tendance vers une « écriture immédiate », un intérêt accru pour le « j'écris », en 1912 l'accent est mis sur une valorisation du « je note ».

« JE NOTE » DE 1912

⁴⁴. *Journal*, t. I, p. 579 (20 octobre 1907).

⁴⁵. *Journal*, t. I, p. 581 (19 novembre 1907).

⁴⁶. *Journal*, t. I, p. 594 (date incertaine, entre le 20 mars et le 5 avril 1908).

⁴⁷. Voir le chapitre II, « Les premiers fragments de *La Nouvelle Revue française* », de notre ouvrage *Le Journal de Gide : le chemin qui mène à la Pléiade* (Nantes : Centre d'Études Gidiennes, 1997).

À ajouter aux douze fonctions autoréférentielles de Marty, nous avons proposé, plus haut, la fonction de la prescription⁴⁸. Elle comprend, rappelons-le, les commentaires où Gide s'exprime sur la façon dont il désire écrire dans son *Journal*. S'il est évident qu'une fréquence accrue de ce genre de commentaire signale presque inévitablement un intérêt accru, de la part du diariste, pour l'écriture de son journal, l'apparition, dans ces commentaires en 1912, et à intervalles rapprochés, du verbe « noter » pour désigner l'acte d'écrire dans le *Journal* — voire pour prescrire comment il faut l'écrire — nous paraît intéressante. Attardons-nous donc sur ces commentaires : ils nous donneront non seulement l'occasion d'étudier l'évolution de l'écriture de cette année mais aussi d'explorer d'autres aspects du diarisme gidien.

Mais avant d'aborder cette fonction prescriptive, un mot sur la toute première note de 1912. Elle ne comprend qu'un seul paragraphe, et tout ce paragraphe est de nature autoréférentielle (elle est datée « Dimanche 8 janvier⁴⁹ ») :

Je m'étais promis de reprendre ce journal et de le tenir régulièrement à partir du premier janvier. Mais je me suis traîné si misérablement ces derniers jours que, même à contre-cœur, je ne fusse parvenu à rien écrire. Au vrai je n'ai même pas essayé⁵⁰.

Cette note est un exemple de l'autoréférentialité calendaire. Elle montre jusqu' où le calendrier peut infléchir la pratique : Gide, en tant que diariste, ressent la force de ce début d'année — même si, cette fois-ci, d'autres facteurs l'ont empêché de se plier au calendrier. Mais la raison pour laquelle nous citons cette note est qu'elle montre combien Gide fut préoccupé, dans ce début d'année 1912, par l'écriture du *Journal*. En effet, la pratique du *Journal* lui est tellement importante, à cette époque, qu'il ouvre son cahier ce 8 janvier uniquement pour s'expliquer sur sa pratique. Tout porte à croire que, après les quelques années de maigre rendement, Gide souhaite donner à son *Journal* une attention plus soutenue. C'est en ayant égard à cette attention nouvelle pour sa pratique que nous devons interpréter les commentaires autoréférentiels de cette année.

Commençons avec quelques extraits des notes de janvier/février. C'est l'utilisation du verbe « noter » qui nous paraît révélateur dans ces commentaires sur la tenue du *Journal*. Voici donc quatre phrases tirées de quatre notes différentes écrites entre le 31 janvier et le 17 février 1912 :

Pour en être plus économe, je noterai minutieusement l'emploi de mon

⁴⁸. Voir la section sur « l'hiver 1902 » dans le chapitre II de la présente étude (BAAG n° 140)..

⁴⁹. En réalité il n'y a pas de dimanche 8 janvier 1912.

⁵⁰. *Journal*, t. I, p. 701 (« Dimanche » 8 janvier 1912).

temps ⁵¹.

Rien à noter ici, malgré mon application à tenir compte même de l'insignifiant ⁵².

Par lassitude, je note ces menus faits, sans essayer de commentaires ⁵³.

Je ne puis que noter en courant la vie un peu tourbillonnaire de ces derniers jours ⁵⁴.

Que ce soit pour « être plus économe », pour « tenir compte même de l'insignifiant », ou simplement « par lassitude », la préoccupation, pendant ce début d'année 1912, de *noter* dans le *Journal* représente un élément nouveau dans la pratique journalière. En effet, quand Gide emploie ce mot dans ce contexte, c'est pour faire une distinction entre une écriture qui tente de se rendre compte, d'analyser, d'interpréter un événement, et une écriture qui tente de... noter — c'est-à-dire de marquer l'événement par l'enregistrement de ses éléments les plus fondamentaux.

Soulignons trois aspects de ce phénomène de la « notation » ; tous les trois sont mentionnés dans les extraits que nous venons de citer. D'abord il y a l'absence d'explications, c'est-à-dire la définition même de noter : je note « sans essayer de commentaires ». Ensuite, et ce deuxième aspect est lié au premier, il y a la façon dont il faut noter : je note « en courant » — autrement dit, la vitesse de la notation. Et enfin, il y a l'espèce de dédain, de la part du diariste, pour ce qu'il note : c'est de « l'insignifiant », ces « menus faits ». Si l'année 1912 semble être un moment décisif pour ce phénomène — du moins il semble que Gide se rend pleinement compte du rôle crucial de la « notation » pendant cette année —, c'est, en réalité, un phénomène qui a des précédents dès les premières années du *Journal* et des suites bien après l'année 1912. Nous proposons donc d'étudier ces trois aspects en choisissant nos exemples des diverses années du *Journal*.

Commençons en regardant de plus près le développement de la notion de « noter », ou son substantif « notation », dans le contexte du *Journal*. Pour ce faire, nous devons remonter jusqu'en 1893, et plus particulièrement à la note, presque entièrement autoréférentielle, du 3 juin, dont voici un extrait :

Si j'ai cessé, pendant longtemps, d'écrire [mon journal], c'est parce que mes émotions devenaient trop compliquées ; cela m'aurait pris trop de temps de les écrire ; le travail d'une simplification nécessaire les faisait alors moins sincères ; c'était déjà une mise au point littéraire ; quelque chose que ne doit point être le journal ⁵⁵.

⁵¹. *Journal*, t. I, p. 708 (« Mercredi », 1912).

⁵². *Journal*, t. I, p. 709 (« Samedi », 1912).

⁵³. *Journal*, t. I, p. 713 (« Vendredi », 1912).

⁵⁴. *Journal*, t. I, p. 716 (« Samedi » 17 février 1912).

⁵⁵. *Journal*, t. I, p. 164 (3 juin 1893).

Nous pouvons voir, dans cet extrait, les signes avant-coureurs de l'évolution de la pratique journalière vers une écriture de la « notation ». En effet, si Gide cesse l'écriture de son *Journal*, ayant eu l'impression qu'elle deviendrait une « mise au point littéraire », c'est qu'il n'a pas encore pu cultiver sa manière à lui de ne faire que « noter » — de résister à la tentation de tout écrire. L'aveu qu'un tel travail « aurait pris trop de temps » est révélateur. Car si Gide, une dizaine d'années plus tard, semble commencer d'esquisser une réponse, c'est justement en s'adressant à cette question de temps (observons que, dans le premier exemple, Gide n'attribue pas au verbe « noter » le sens qu'il lui donnera par la suite) :

J'ai beaucoup réfléchi sur eux et autour d'eux ; mais noter, si mal que ce soit, ce que je pense, me forcerait d'écrire de nouveau lentement, et c'est surtout ce qu'*ici* je veux éviter ⁵⁶.

Ce carnet est commencé pour m'apprendre à écrire plus couramment ⁵⁷.

Nos deux exemples viennent, d'une façon significative, de 1902 et de 1905 — deux années où la pratique, comme nous l'avons montré, se développe d'une façon décisive. Ils montrent le but que semble avoir Gide de faire de son *Journal* un lieu pour écrire vite. Et la vitesse de l'écriture n'est pas, bien sûr, une fin en soi. En réalité nous voyons ici le développement de la pratique journalière vers une écriture de la « notation ». À la fin de 1905 on trouve même une sorte de définition, par une belle antithèse, du sens que va prendre le verbe « noter » pour le *Journal*. En effet, au milieu de la description d'une soirée théâtrale Gide croit bon d'ajouter : « Je ne fais que noter. Raconter serait trop long ⁵⁸. » Voilà la distinction qui nous paraît primordiale : « noter », c'est quelque chose qui se fait en vitesse, et en tant que tel il se distingue de « raconter », une écriture qui essaie d'épuiser son sujet ; le *Journal*, selon la conception qu'en a Gide, doit favoriser le premier.

C'est ce sens de « noter » qui est repris dans les passages de 1912 que nous avons précédemment cités. Et si la « notation » se fait en vitesse, elle est aussi caractérisée par un laisser aller, un manque d'ordre — au moins si ordre comprend l'idée de composition —, elle admet même, éventuellement, la possibilité de la contradiction. Dans un autre passage de 1912 Gide commence ainsi : « Je note au hasard et le plus vite possible ⁵⁹. » Ou, autre exemple, bien que dans celui-ci Gide n'emploie pas le verbe « noter » — de 1933 :

Dans l'impossibilité d'un travail continu, je voudrais du moins écrire rapidement

⁵⁶. *Journal*, t. I, p. 327 (18 janvier 1902). Il s'agit, nous avons déjà cité ce passage, des frères Goncourt. Gide souligne (dans le manuscrit).

⁵⁷. *Journal*, t. I, p. 445 (« Jeudi matin », 1905).

⁵⁸. *Journal*, t. I, p. 500 (18 décembre 1905).

⁵⁹. *Journal*, t. I, p. 743 (19 décembre 1912).

ici telles qu'elles se présentent, les pensées qui me tourmentent ; sans souci de les ordonner, et sans crainte de me contredire ⁶⁰.

Mais l'exemple le plus complet de ce phénomène se trouve dans une des premières notes de 1913, c'est-à-dire au début de l'année qui suit celle qui a vu les exemples les plus apparents du verbe « noter ». Dans la note suivante, du lundi 19 mai, on trouve tous les éléments de la « notation » gidienne :

Tout ce que j'écris ce matin j'aurais dû le *noter* aussitôt ; le temps m'a manqué. Ce travail de simplification, d'ordonnance, auquel se livre malgré moi mon esprit sur tout ce dont il s'empare, travail excellent s'il aboutit à l'œuvre d'art, est déplorable ici où le particulier importe plus que l'essentiel...

[...] Ce soir mon encre est bourbeuse et ma plume émoussée. Avant d'écrire le premier mot de ma phrase, j'attends qu'elle soit toute formée dans ma tête ; déplorable ; plutôt l'incorrection. Besoin de relire du Stendhal. Oser écrire sans ordre ⁶¹.

N'est-il pas extraordinaire qu'à un intervalle de vingt ans, à peu près le même bout de phrase, « travail de simplification ⁶² », soit employé par Gide pour parler de ce phénomène — même si, cette fois-ci, le « travail » se fait malgré lui ? Ce « travail de simplification » est, bien sûr, tout ce qui est opposé à la notion de la « notation ». Il y a ici deux points à signaler. D'abord, dans ce bout de phrase nous pouvons apprécier combien l'idée de « noter » n'est pas du tout un appauvrissement de la pratique journalière : Gide, en « notant » dans son *Journal*, ne réduit pas son écriture journalière à n'enregistrer que des propos dérisoires ; certes il différencie l'écriture journalière d'une « mise au point littéraire », mais, si on inverse la proposition, il construit quelque chose qui est, par définition, complexe. Nous verrons, dans les derniers chapitres de cette étude, que le *Journal* a, en effet, la possibilité de produire des effets complexes. Deuxièmement, l'apparition, pour la deuxième fois, de ce bout de phrase montre comment Gide développe sa pratique journalière : si, en 1893, le « travail d'une simplification nécessaire » provoque, indirectement, l'arrêt du *Journal*, en 1913 le diariste sait exactement comment redresser la situation, d'où la sollicitation d'« Oser écrire sans ordre ».

L'autre élément clé de cette note de 1913 est l'accent que Gide met sur le détail. En ce qui concerne le *Journal*, il n'y a pas d'équivoque : « le particulier importe plus que l'essentiel ». Cette préoccupation pour le détail devient, par la suite, un élément caractéristique de l'écriture journalière. La note du 23 novembre 1920 offre un bel exemple. Le premier paragraphe de cette note est le résumé d'une conversation que Gide a eue

⁶⁰. *Journal*, t. II, p. 397 (9 janvier 1933).

⁶¹. *Journal*, t. I, pp. 744-5 (« Lundi » 19 mai 1913) ; nous soulignons.

⁶². Voir la note du 3 juin 1893, citée ci-dessus.

avec l'écrivain Georges Duhamel. En voici le deuxième :

À vouloir rapporter la substance d'une conversation (comme je fais ici), il n'en reste plus rien ; il faut le propos même — comme il faut la résurrection de la chair pour permettre celle de l'esprit ⁶³.

Si l'analogie est assez inattendue, le sens de ce passage est tout à fait clair : le « particulier », le propos même de la conversation, importe plus, pour le *Journal*, que « l'essentiel », le résumé qu'a fait Gide de sa « substance ».

En outre, il nous semble que ce « particulier » est souvent l'équivalent du « n'importe quoi » dont nous avons parlé plus haut — et du coup l'évolution de la pratique journalière de la « notation » s'allie à un des aspects importants de « l'écriture immédiate » de 1905. En effet, le « particulier », ou le « détail », ou même le « trop menu », semble sinon analogue du moins très près du « n'importe quoi » dans la note suivante du 26 septembre 1929 — passage qui fait allusion, au début, à la note précédente du 2 septembre :

De telles réflexions (comme cette dernière), qui ne sont peut-être même pas très justes, ou, en tout cas, qui demanderaient à être moins abruptement présentées, à être soutenues, expliquées, excusées pour ainsi dire — ne sont nullement à leur place dans ce carnet. Y écrivant très rarement, je crois n'y devoir déposer que de l'important. Si j'y écrivais chaque jour, j'oserais y écrire n'importe quoi, comme il sied. Ce qui doit figurer ici, c'est précisément le trop menu pour avoir été retenu par le crible d'aucune œuvre. J'y dois écrire, et sans apprêt aucun, du détail ⁶⁴.

Certes il aurait été plus opportun pour notre argumentation si Gide, au lieu d'employer le verbe « écrire », avait opté pour « noter » : « j'oserais y noter n'importe quoi », ou : « J'y dois noter, et sans apprêt aucun, du détail » — quoiqu'on puisse aussi bien arguer qu'il y aurait là redondance, si on accepte notre définition de « noter ». Mais à vrai dire ce n'est qu'en 1912 que Gide adhère strictement à l'emploi de « noter » selon le sens que nous avons analysé. Et si nous croyons pouvoir dire qu'ici le « n'importe quoi » est très près du « particulier », il est manifeste qu'il y a d'autres similarités entre l'écriture de la « notation » et l'analyse de « l'écriture immédiate » que nous avons développée ci-dessus. À la fois dans la note de mai 1913 et dans celle que nous venons de citer, Gide, en parlant de la nécessité soit d'écrire « sans ordre » soit d'écrire « n'importe quoi », emploie le mot « oser ». Cette injonction d'« oser » écrire ainsi s'approche de très près de la façon dont Gide semble se défier d'écrire, en 1905, l'immédiat. Choisir un carnet qui ne « permet » pas d'apprêt, écrire du détail « sans apprêt aucun », tout comme l'invocation d'écrire « sans ordre », c'est concevoir l'écriture comme un défi. Mais justement,

⁶³. *Journal*, t. I, p. 1114 (23 novembre 1920).

⁶⁴. *Journal*, t. II, p. 141 (Paris, 26 septembre 1929).

pourquoi s'agit-il d'un défi ? Défi contre le sens commun de ce qui fait le succès d'un écrit : l'important, le sérieux, le réfléchi, le composé ? Défi d'exposer le quotidien, d'exposer son intime ? Les arrière-pensées de Gide sur cette question sont ouvertes à l'interprétation. Ce qui est plus ou moins certain, c'est que, malgré une idée de plus en plus claire de ce dont le *Journal* doit se constituer, Gide avait à dépasser, à lutter contre un obstacle — un réflexe d'écrivain ? — en lui-même.

Ajoutons deux autres commentaires sur cette note de 1929. D'abord, il est intéressant de remarquer que dans cette note Gide relie la fréquence de la pratique du journal au contenu des notes. D'après cette note, un journal qui est proprement journalier, c'est-à-dire dans lequel le diariste écrit tous les jours, peut accueillir le « n'importe quoi » plus facilement que celui qui est tenu moins régulièrement. Cela explique au moins en partie les injonctions de Gide d'écrire régulièrement dans son *Journal* : la régularité de la pratique n'est qu'une autre façon — comme, par exemple, l'écriture sans apprêt — de faciliter le « n'importe quoi ». Deuxièmement, l'emploi du mot « déposer » nous paraît intéressant. En effet, si, quand il s'agit du détail, Gide « note » dans son *Journal*, pourquoi « dépose »-t-il « l'important » ? « L'important » serait-il l'équivalent de l'argent qu'on dépose à la banque pour le faire fructifier tandis que le détail n'a qu'un faible intérêt, quelque chose qui n'est pas, somme toute, prévu pour durer ? Cette analyse est tentante, mais le fait est que Gide insiste tellement sur la « notation » de « l'insignifiant », le « n'importe quoi » etc., qu'il est difficile d'imaginer qu'il le concevait comme ayant une moindre valeur. Une valeur autre, certes, mais certainement pas quelque chose à négliger.

Pour notre dernier exemple, regardons la préface, écrite en juin ou juillet 1914, de *La Marche turque*. Comme celle du *Renoncement au voyage* que nous avons précédemment citée, cette préface nous est précieuse parce qu'elle est un des rares commentaires éditoriaux que fait Gide sur ses écrits plus ou moins journaliers — rappelons que si ces notes, écrites pendant un voyage avec Ghéon et Mme Mayrish en Turquie en avril et mai 1914, sont publiées d'abord dans *La Nouvelle Revue Française* d'août⁶⁵, elles sont ensuite recueillies, par Gide, dans la première édition du *Journal* en Pléiade en 1939. Dans la préface de cette *Marche turque* nous avons un commentaire important de Gide sur la valeur de « noter au jour le jour » :

[...] Je me proposais de compléter [ces feuilles], de les parachever ; je ne puis. On note au jour le jour, en voyage, avec l'espoir, une fois de retour, de recomposer à loisir les récits, de retracer soigneusement les paysages ; puis on s'aperçoit que tout l'art qu'on y met ne parvient qu'à diluer l'émotion première, dont l'expression la plus naïve restera toujours la meilleure. Je transcris donc ces notes telles

⁶⁵. *La Nouvelle Revue Française*, août 1914, pp. 177-202 (aussi dans *Œuvres complètes*, t. VII, pp. 459-89).

quelles et sans en adoucir la verdeur ⁶⁶.

Les parallèles entre cette préface de 1914 et celle écrite pour *Le Renoncement au voyage* en 1904-1905 sont frappants. Si Gide, si féru d'une écriture immédiate à l'époque, parle, dans sa préface au *Renoncement au voyage*, du fait que, en ce qui concerne ses notes, « leur élan faisait peut-être leur seul mérite, et qu'un apprêt, si léger fût-il, y nuirait ⁶⁷ », l'accent ici tombe sur la façon dont « l'expression la plus naïve restera toujours la meilleure ». Ce n'est, bien sûr, qu'une question de nuance. Le résultat est le même : l'écriture journalière, pratiquée ainsi, a une valeur qui lui est tout à fait propre.

Un dernier mot sur ce que nous avons appelé le dédain de Gide envers ce qu'il note. C'est un aspect qui nous paraît assez paradoxal. Autant Gide semble exiger la simple notation des faits dans son *Journal*, autant il dédaigne ces faits ainsi notés. Deux commentaires de la fin de 1912 — l'année qui commence justement avec une « application à tenir compte même de l'insignifiant ⁶⁸ » — illustre bien ce ton dédaigneux qu'adopte Gide en parlant de ce qu'il note. Le premier vient de la note du mercredi 20 novembre. Écrite visiblement le soir, elle commence avec deux paragraphes qui donnent un résumé de la journée : travail, visite aux « bains », rendez-vous plus dîner, etc. Voici ce qui suit :

Quel intérêt peut-il y avoir à noter tout cela ? Je m'y force pourtant, espérant trouver dans l'ennui même que j'éprouve à repasser ces mornes journées quelque arme contre moi-même ⁶⁹.

De même la note du mercredi 4 décembre — note qui, elle aussi, prend la forme d'un résumé de ses activités — finit sur des propos peu positifs : « [...] j'interromps ce journal où ne subsistait plus que la morne notation des faits. Bon uniquement comme entraînement ⁷⁰. » Laissons de côté les raisons évoquées par Gide, de façon plus ou moins ironique selon nous, pour expliquer « la morne notation des faits », c'est-à-dire pour trouver « quelque arme contre moi-même » ou comme « entraînement » — d'ailleurs entraînement pour quoi ? Ce ne sont que de fausses excuses semblables à celles citées précédemment (pour « être plus économe » etc.). La réalité c'est que « la morne notation des faits » est entrée dans la pratique journalière gidienne. Sinon comment expliquer les commentaires qui figurent à peu près partout dans le *Journal* ? Propos comme « J'écris ces lignes sans intérêt ⁷¹ » ou « Ce que j'écris ici me paraît bien banal ⁷² » ou

⁶⁶. Préface à *La Marche turque* in *Journal*, t. I, p. 766.

⁶⁷. *Le Renoncement au voyage* in *Journal*, t. I, p. 365 ; voir *supra* notre commentaire.

⁶⁸. *Journal*, t. I, p. 709 (« Samedi » [3] février 1912).

⁶⁹. *Journal*, t. I, p. 736 (« Mercredi 20 » novembre 1912).

⁷⁰. *Journal*, t. I, p. 742 (« Mercredi 4 » décembre 1912).

⁷¹. *Journal*, t. II, p. 184 (« Roquebrune », 4 février 1930).

même « Affligeante insignifiance de ces notes ⁷³ ». Le paradoxe semble avoir été bien ressenti par Gide, et pourtant il continue... Serait-ce simplement une question de temps ? Au moment de les écrire Gide sait que ces notes ne sont que « la morne notation des faits ». C'est à l'avenir que leur valeur sera réalisée :

Je ne sais ce que signifieront plus tard pour moi ces notes, où je ne mets la plupart du temps que l'indication sèche de l'emploi de ma journée. Pourtant, je ne les veux point interrompre ; c'est une méthode où je persévérerai jusqu'à mon départ pour Cuverville, dans huit jours ⁷⁴.

Ce passage de 1905, qui met l'accent sur la valeur qu'auront « plus tard » ces notes, explique sans doute une partie de ce paradoxe. Mais à vrai dire ce dénigrement insistant de Gide de ses notes journalières reste, pour le lecteur non-averti, assez énigmatique.

* * *

Ainsi nous voyons déjà apparaître certaines caractéristiques du *Journal* qui tranchent avec les idées stéréotypées des journaux en général. Loin d'être un texte sans genèse, le *Journal* suit un développement assez complexe. Plus significatif encore, pour l'acceptation du *Journal* comme œuvre littéraire, est la manière dont Gide façonne son écriture pour répondre à certains besoins littéraires. L'autotextuel, l'immédiateté et la notation ne sont que quelques aspects que nous avons étudiés en détail et qui soulignent la complexité de l'écriture journalière de Gide.

Ajoutons deux mots sur ce que devient la pratique par la suite. Si nous ne pouvons pas déceler de grandes évolutions dans la pratique chez Gide à partir de 1912, il faut quand même signaler un phénomène qui la modifie de temps en temps : malgré le fait que Gide a recours souvent, pour raviver sa pratique, à l'écriture de la *notation*, son texte rencontre certains écueils dans les années qui suivent. En effet, à plusieurs reprises la pratique gidienne du journal succombe à la tentation de prendre — tentation fatale pour le journal tel que Gide le conçoit — une thématique. Ainsi en 1916, à l'occasion de ce que les biographes appellent sa crise mystique, et pendant les années 1930, quand Gide prend un intérêt accru pour les questions sociales, le *Journal* perd, provisoirement, sa nature journalière. En tant qu'il s'agit d'un phénomène passager nous n'allons pas en parler plus longuement dans ces pages. Ajoutons seulement que Gide lui-même s'en rend compte et note, de temps en temps, qu'il essaie de

⁷². *Journal*, t. II, p. 339 (20 janvier 1932).

⁷³. *Journal*, t. II, p. 693 (14 mai 1940).

⁷⁴. *Journal*, t. I, p. 457 (« Lundi » [29] mai 1905).

combattre cette tendance ⁷⁵.

⁷⁵. Citons quand même un exemple de cet effort de Gide pour rétablir sa pratique. En 1935, après quelques paragraphes qui décrivent le lieu de l'écriture et d'autres propos qu'il aurait appelés « n'importe quoi », Gide continue ainsi : « Je note tout cela afin de redonner son rôle de *journal* à ce carnet qui depuis longtemps n'était plus qu'un cimetière d'articles mort-nés. » (*Journal*, t. II, p. 503, 15 août 1935 ; Gide souligne.)